

dans les hautes régions de la pensée ; pour lui, l'éducation est un apostolat, un anoblissement moral, une impression de caractère sagement fier, une élévation ; or, pour élever les hommes, il faut soi-même être élevé. ”

Après la messe, les invités se dispersent dans le parc ou visitent l'école. L'après-midi a été consacrée à un carrousel et à des exercices de gymnastique auxquels ont pris part les élèves des classes supérieures.

A trois heures, a eu lieu l'inauguration de la statue. Après la bénédiction par Mgr l'archevêque d'Albi, M. le duc de Broglie a pris la parole. L'orateur a principalement insisté, dans son discours, sur l'ardent patriotisme de Lacordaire :

“ Le P. Lacordaire a aimé passionnément deux choses : l'Eglise et la France. Ces deux sentiments ont régné sur son âme sans se confondre et sans jamais se combattre. Ça été l'art comme le bonheur de sa vie de ne les avoir jamais laissé mettre aux prises et d'avoir fait en sorte que jamais en lui ni le patriote ni le chrétien n'ait eu rien à se disputer ni à se sacrifier l'un à l'autre. Oui, jeunes Français qui m'entendez, il faut que vous le sachiez, ce que le P. Lacordaire a le mieux aimé après Dieu, c'était la France. Il l'a aimée d'une de ces affections puissantes et irrésistibles qui s'attachent à tous les traits du caractère d'un être chéri et le suivent dans toutes les vicissitudes de sa destinée. “ J'éprouve. écrivait-il un jour à un de ses élèves devenu son confident, son “ ami, une joie indicible à penser que depuis vingt-sept ans, jour “ de ma consécration à Dieu, je n'ai ni dit une parole, ni écrit une “ ligne qui n'eût pour but de communiquer à la France “ l'esprit de vie et de le lui communiquer, sous une forme accepta- “ ble pour elle, avec douceur, tolérance et patriotisme. ”

M. de Broglie a rappelé ensuite le noble but que s'était proposé Lacordaire : concilier la France moderne avec l'Eglise :

“ Je n'ai pas souvenir d'avoir assisté, dans ma vie, à une séance d'une émotion plus saisissante que le jour où, paraissant pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame, vêtu de cette robe blanche de dominicain, que personne ne connaissait plus, il ouvrait la brèche pour célébrer la vocation de la nation française et les services rendus par cette race élue, à travers les siècles à la cause de la vérité et de la civilisation. Jamais parole plus inattendue n'était tombée de la chaire chrétienne. Un murmure de surprise, où se mêlait un peu de juste fierté, s'éleva alors de tous les coins de l'assistance et fit frémir les vitraux de la vieille cathédrale. On eût dit que les échos du lieu saint lui-même s'associaient à l'hommage rendu à la vieille France chrétienne convertie à Tolbiac, victorieuse des Maures à Poitiers et portant au front l'auréole de saint Louis. Mais il aimait aussi la France de nos pères, la France de notre âge, la France moderne, plus démocratique et plus populaire, qu'avec la permission de Dieu le temps et les révolutions nous ont faite, non qu'il assistât sans regret à la